

## *Une invisible blessure.*

Il est 14 heures lorsque nous actionnons la sonnette, au seuil d'une modeste habitation située dans une ruelle à la sortie de Bouchemaine. Par une belle après-midi de janvier, fraîche et lumineuse, nous nous apprêtons à recevoir les confidences de Maxime, qui a accepté de nous accueillir. Serrés en haut des marches étroites qui conduisent à la porte d'entrée, bras et épaules chargés de tout l'attirail nécessaire aux prises de vues, nous patientons quelques instants avant que la porte ne s'entrebâille timidement.

Nous venons ici récolter des mots et des souvenirs, sans en connaître encore la teneur. Ce qui sera dit nous échappe encore mais une certitude solide nous habite : il est des histoires qui attendent de se dire ; des histoires qui réclament d'être écoutées. Les mémoires poncées par le temps savent mieux que nos jeunes esprits, ce qui demeure ; ce qui est essentiel. Nous abordons cette visite avec pour unique ambition une recherche : tendre l'oreille et écouter ce que la vie nous dit. Guetter derrière chaque parole, chaque geste, la plus infime réminiscence ou les plus abondants récits, les lumières qui ne demandent qu'à être transmises.

Aujourd'hui, l'existence qui s'adresse à nous est celle de Maxime. Un homme dont l'histoire nous est encore étrangère mais qui a accepté, plein d'un enthousiasme généreux, de nous offrir son témoignage. Le témoignage d'une vie qui s'étale sur plus de huit décennies. Le visage de sa femme apparaît dans l'embrasement de la porte. Elle nous invite à entrer avant de s'éclipser : elle ira passer l'après-midi chez sa fille, auprès de ses petits-enfants.

Nous étions attendus comme en témoigne un carré de papier, glissé entre les tiges qui enserrent une lampe tempête suspendue dans l'entrée. Il y est inscrit, d'une écriture légèrement tremblante : « *Le 17 janvier à 14 heures, pour l'armée* ». Nous y sommes. Et le thème de notre échange est d'ores et déjà annoncé.

Le couloir est étroit. Il conduit à un salon aux dimensions modestes et baigné de lumière, où Maxime nous invite à entrer d'un geste. Poignées de main échangées et salutations achevées, nous investissons la pièce. A la fois salon et salle à manger, elle est encombrée de meubles et de souvenirs. Des bibelots que le temps a revêtus d'un charme indéniable. La télévision scande d'une voix forte les dernières nouvelles. Maxime farfouille entre les plis d'un fauteuil et d'un coup de télécommande, met fin à ces bruyantes palabres.

Pour installer les indispensables caméras, il faut dégager un peu l'espace. Déplacer les fauteuils, retirer quelques objets parasites comme l'aspirateur qui s'était discrètement logé dans le champ, sur le flanc d'un buffet imposant. Maxime contemple d'un œil amusé et approbateur ce remue-ménage, qui n'ôte pourtant rien au charme authentique de la pièce. Il se tient bien droit sur sa chaise, avec cet air appliqué qu'affichent les enfants qui veulent bien faire. L'objectif est en place. Lucile s'approche de lui et épingle délicatement un micro discret à l'un des pans de sa veste polaire. Maxime se laisse faire en nous expliquant, non sans une pointe de fierté, qu'il connaît bien tous ces préparatifs feutrés : il y a quelques années la télévision était venue l'interviewer. Pendant ce temps-là, Kylian et Arthur s'affairent : les regards aguerris observent et cherchent les meilleurs angles. Les lumières s'ajustent à mesure qu'ils baissent les volets ou écartent les rideaux. Un ballet silencieux mais nécessaire pour que la scène qui se déroulera durant ces quelques heures survive au temps qui efface les images.

Ces préparatifs sont aussi propices à la rencontre : avant de questionner le détail de l'existence de Maxime, il nous faut nous approcher sans rudesse. Nous apprivoiser en quelques sorte. Le vieil homme semble trépigner d'impatience – ou bien peut-être est-ce une certaine gêne qui le pousse à peupler le silence d'un flot de paroles avant même que je ne lui ai posé la première question. Sur la table ronde, recouverte d'une nappe bleu céruléen, d'épaisses enveloppes de tailles variées patientent, entourées par quelques livres et documents choisis. Maxime a tout préparé. Il sait ce qu'il veut dire. Ce qu'il veut nous montrer.

Visage rond, légèrement plissé au front, cheveux blancs et silhouette plantureuse sans être massive, Maxime dégage une sympathique bonhomie. Le voile humide qui recouvre de temps à autre son regard – lorsqu'il évoque de douloureux souvenirs et les noms de ses camarades disparus – n'enlève rien à sa douceur. Il ne se départ pas d'une expression vive et affable. La gentillesse grand-paternelle affleure, soulignée par ses paupières légèrement tombantes et les plis marqués à la commissure des lèvres, qui semblent ployer un peu sous le poids des années. La vieillesse a cela de beau : elle adoucit les visages et donne aux lignes fortes, une rondeur nouvelle. La bonté et une pointe d'humour traversent les verres de ses lunettes, posées à mi-chemin, sur l'arête de son nez. Maxime arbore une chemise bleue – probablement celle des grandes occasions – ainsi qu'une veste sans manche, sans aucune prétention esthétique mais bien plus chaude.

Sur la table, taillée dans un morceau de carton tanné et jauni par les ans, la carte de combattant sertie d'une photo d'identité en couleurs, s'apprête à nous livrer ses secrets. Il est temps de commencer.

Dans la maisonnette tranquille, la voix de Maxime s'élève. Légèrement bourrue mais vive. Il convoque de lointains souvenirs qui s'écoulent comme l'onde d'un fleuve. Lentement mais avec

détermination. Par moment, la tonalité de sa voix se fait plus mate. Plus sourde, presque étranglée lorsque l'ombre d'un sanglot passe sur son visage. Son récit progresse à un train régulier toutefois : Maxime le sait, il est temps de raconter, sans s'émouvoir outre-mesure.

L'histoire commence à Tigné. C'est dans cette commune située au cœur du Layon que Maxime naît en 1938. Son père travaillait alors dans un château voisin. En 1945, la famille déménage non loin, à Mozé-sur-Louet, une terre ligérienne irriguée par le Louet et l'Aubance. Nous sommes au lendemain de la seconde guerre mondiale : le quotidien de cette modeste famille est loin de ressembler à ce que nous connaissons. Maxime évoque son frère et ses deux sœurs, les chemins de terre et les trajets à pied. Il se remémore l'accident de son père – tombé à bicyclette alors qu'il se rendait au « remède » pour demander quelques médicaments pour ses deux garçons malades – puis un nouveau déménagement. Le chef de famille, empêché de travailler, conduit la troupe chez ses propres parents, un peu plus au sud, à Champ-sur-Layon. Les générations se rassemblent autour d'un même foyer. L'éducation y est stricte. L'image de sa grand-mère est étrangement nette : elle se tenait assise, dans un coin de la cheminée et égrenait son chapelet à longueur de journée. De cette foi paysanne, Maxime de garde rien : un méchant coup de canne, reçu un jour qu'il avait refusé de se rendre à la messe, l'éloigne définitivement des églises et de leurs dévotions. L'ancêtre était bien rude mais que voulez-vous, c'était l'époque.

De ses onze à ses quatorze ans, il manque régulièrement l'école pour les effeuillages, les vendanges et toutes sortes de travaux que le vignoble exige. Puis, à quatorze ans révolus, l'école n'étant plus obligatoire, il est employé non loin comme garçon de ferme. Il travaille âprement. « *En ce temps-là c'était le pied au derrière et au boulot* ». La vie est rude pour le jeune garçon. Il n'est pas bien traité par ses patrons mais il aurait paru effronté de s'en plaindre. Des souvenirs qui ne comptent pas parmi les meilleurs. « *Lorsque le patron repliait son couteau, il fallait avoir fini de manger* ». Autorité indiscutable. Jusqu'au jour où Maxime, ahuri, trouve son propre patron, à nouveau attablé, à l'abri des regards. « *Il avait sorti les rillettes !* » Il se fâche. « *Je n'avais que 14 ans mais j'avais la langue bien pendue* ». Bien entendu, le fermier ne l'entend pas de cette oreille et le jeune homme se retrouve sous la table, roué de coups. Il quitte l'employeur coléreux et retourne auprès de sa mère pour qui il passe plusieurs mois à couper du bois en forêt, avant de trouver une nouvelle place dans une ferme, du côté de Gennes-sur-Loire. Les travaux sont rudes mais le quotidien nettement plus agréable : « *J'avais un très bon lit, j'avais à manger* » nous explique Maxime. Son patron est d'une amabilité plus évidente. De temps à autre, il reçoit même une volaille ou une livre de beurre qu'il s'empresse d'apporter à sa mère. Des années dont Maxime se souvient avec plaisir. Il évoque une foule de souvenirs mais sa voix flanche lorsqu'il poursuit : « *Je me suis engagé* ».

Les mots sont articulés telle une sentence. Irrévocables. Il rassemble devant lui ses mains replètes, juste sur le bord de la table et les entrelace en les serrant l'une contre l'autre. Ses épaules tout à coup perdent un peu de leur aplomb. Elles ploient. Ce qu'il s'apprête à raconter ranime une vive douleur. Une douleur qui ne s'est jamais vraiment effacée. La blessure est encore vive. « *J'ai vécu un traumatisme* » lance gravement Maxime. Un choc longtemps négligé puisqu'il ne reçut que plus tard le nom de Syndrome post-traumatique. A cette époque, « *si on avait mal, on ne disait rien, et on avançait droit* ». Depuis, Maxime porte une invisible blessure. Un lourd fardeau qui l'encombre. Il lui aura fallu du temps pour enfin briser le mutisme qui le gardait prisonnier d'un passé pourtant révolu.

Maxime pense d'abord à s'engager dans la légion étrangère mais le commandant l'en dissuade : la légion, c'est pour ceux qui ont mal agit. Ceux qui feraient mieux de changer de nom. Comme il n'a rien à se reprocher, Maxime suit son conseil et opte pour un autre régiment. Le jeune homme n'a pas dix-huit ans mais sa mère accepte de signer le passe-droit qui l'autorisera à fuir la rudesse de l'existence, l'âpreté du labeur agricole et le souvenir d'un père décédé. La décision était prise, longuement mûrie et irrévocable : il ne l'a jamais regrettée. Le jeune engagé quitte son Layon natal. « *J'ai pris le train pour la première fois, vous vous rendez compte* » ! lance Maxime d'une voix encore pétée d'émerveillement. Auparavant, il n'avait jamais voyagé. Finalement, il rejoint le régiment des parachutistes à Bayonne mais est stoppé net dans son élan. Visite médicale. Clavicule fêlée. Maxime est réformé avant même d'avoir servi. Dépité, il retourne à Angers où il retrouve la caserne Verneau et rend compte à ses supérieurs de ses déboires. Il est alors envoyé à Nice, pour intégrer le 22<sup>e</sup> bataillon des chasseurs alpins.

Après ses classes, il part... « *de l'autre côté* ».

« *Et là, il fallait savoir flinguer et tout...* » Le récit est pudique mais non moins émouvant. A peine formé, le voici intégré dans les commandos. Maxime s'arrête. Son récit est émaillé de silences désormais. Les mots peinent à franchir le seuil de ses lèvres, mais les souvenirs, eux, s'animent dans son regard. Il accroche ses doigts aux documents et aux photographies étalées sur la table. Il les a extirpées, au fur et à mesure, de leurs grandes enveloppes kraft.

Un baptême du feu un vendredi 13. Le 13 septembre 1957. La voix de Maxime se serre : « *Ça m'a toujours porté chance* ». En filigrane, il évoque les copains qui, eux, n'ont pas eu la même chance que lui. « *L'autre côté* », comme il l'appelle, c'est l'Algérie – dont il ne prononce pas le nom. Il est envoyé à 1400 mètres d'altitude – la montagne, la neige, le froid qu'il ne connaissait guère. Le ravitaillement « *en bas* », une fois par mois. Il reste sous ses doigts une poignée de clichés de cette

période. La vie de caserne et les camarades. Pour le reste, les photographies étaient strictement interdites. A peine aperçoit-on le dispositif radio d'une opération. Une image légèrement floue. Pas question de raconter non plus : les bavards étaient sévèrement punis. Babonneau, Alfred, de Gétigné. Pierre Roussin. Les noms sont scandés tour à tour. Sur un cliché, trois inséparables au visages souriants réunis sur le papier vieilli : l'amitié s'y distingue encore nettement. Jean Hardy, Pierrot Rousselin, et tant d'autres camarades qui ont compté. Parmi eux, nombreux sont ceux qui ne rentrèrent jamais...

Ceux qui restent, Maxime les croise à l'occasion ou leur téléphone de temps à autres. « *Pour leur souhaiter la bonne année* ». Mais ils ne parlent que rarement de ce qu'ils ont vécu. Le silence est pesant. Les souvenirs aussi. « *On dit qu'on était à moitié fou là-bas mais c'est vrai* », lance le vieil homme, regard perdu on ne sait où. Maxime ne semble toujours pas réaliser ce qu'il a traversé.

Dans son récit, la grande et la petite histoire se mêlent. Le référendum, inscrit dans les manuels scolaires évoque bien autre chose pour l'ancien combattant. Des soulèvements populaires, de violentes altercations et des heurts qui se sont trop souvent achevés dans un bain de sang. « *On a tué femmes et enfants. On tirait les gens de loin comme au poulailler* ». Le ton est amer, révolté. Maxime pense à ses enfants, à ses petits-enfants : jamais il ne leur parle de ces horreurs bien trop lourdes à porter. Quelques sanglots jaillissent. Sa femme elle-même ne veut pas en entendre parler. « *Ce n'est pas possible* » coupe-t-elle systématiquement. « *Si, c'est possible*, lui rétorque Maxime. *C'est ça la guerre* ». Des souvenirs monstrueux que la guerre actuelle en Ukraine ne fait que raviver. Deux ans et demi de service en Algérie. Deux années qui marquent toute une vie, de manière définitive. Alors, lorsqu'une note parvient aux régiments outre-méditerranée, exemptant les engagés ayant effectué deux ans en terre algérienne, Maxime n'hésite pas. Il rentrera. Il en a trop vu. Trop enduré. Trop commis. Il quitte seulement à regret ses copains, compagnons d'infortune et solides appuis. Des camarades devenus des frères dans l'éprouvante guerre.

Maxime prend le bateau pour rentrer en France. Une note l'indique dans le petit carnet qui l'accompagnait partout. Une note succincte mais grave : « *Rapatrié le 01.12.1959* ». Une date décisive. Un profond soulagement. Il lui reste néanmoins quelques mois de service à effectuer, c'est pourquoi Maxime rejoint Granville où il intègre un nouveau régiment. Vie de caserne et quelques forfanteries sans gravité – courantes entre frères d'armes stationnés dans n'importe quelle ville de France – et qui lui vaudront un mois de « *taule* » ainsi qu'un rapport salé de ses supérieurs. « *Malgré ma forte tête, j'ai eu mon Certificat de Bonne conduite en partant* » lance-t-il tout de même. Le jeune engagé est désormais « *libéré* » – terme hautement significatif – et malgré les avances de certains de ses supérieurs, il refuse de rempiler. Hors de question. C'était fini.

Il fallut alors rejoindre les terres natales et se mettre en quête d'un emploi. Là-bas, une femme l'attend. Il fréquentait déjà, avant son départ pour l'Algérie, la jeune fille qui deviendrait son épouse. En trois ans, il ne se seront vus que trois fois. Ils se sont échangés de nombreuses lettres qu'il conserve précieusement. Il ne nous les montrera pas : « *Vous comprenez, ces choses-là, c'est intime* ». De toute manière, impossible de glisser entre les lignes de ses courriers une quelconque allusion à ce qui se déroule sous les yeux du jeune soldat. Il ne lui a rien écrit des « *corvées de bois* » et des sales ordres reçus. Ordres qui finirent par devenir la seule manière de protéger ses camarades alors, à quoi bon s'y opposer. Il ne lui narre rien des embuscades et des morts aussi violentes qu'incompréhensibles, devenues monnaie courante. Et ces cadavres qu'il fallait charger à l'arrière des camions militaires, comme des bêtes. Maxime doit affronter seul ces images qui le hantent. Elles remontent sans cesse à la surface. Un cri qui ne se tait jamais.

Pourtant, Maxime ne regrette pas de s'être engagé. « *Ça m'a forgé* » explique-t-il.

Avec ses frères d'arme, ils ne se cachaient jamais rien. Bien que sa franchise n'ait pas toujours été bien vue, Maxime a toujours dit ce qu'il pensait. « *Je n'aime pas quand on me fait des entourloupettes* ». Alors, il le dit : « *La guerre, c'est dégueulasse* ». L'injustice le révolte lorsqu'il pense à certains de ses jeunes camarades : j'ai des petits-enfants, mais eux... Leur descendance s'est éteinte avec leur jeunesse. « *J'ai eu du pot quand même* ». Son destin s'est parfois joué à quelques détails : une embuscade violente, il saute instinctivement du camion. Trois d'entre eux seulement sortiront vivant de cet affrontement. Et ceux qui sont tombés, seulement à quelques mètres... « *J'aurais pu aller les chercher* » mais la peur réveille un irrépressible instinct de survie. Il faut détalé au plus vite. « *C'est la guerre. C'est le premier qui flingue qui gagne* ». Son avis ? A l'époque la question ne se posait pas. On ne discute pas les ordres ou bien, on finit au mitard. Mais lorsque le conflit algérien prend fin, Maxime ressent comme le goût amer d'un « *travail pas fini* ». Les soldats armés jusqu'aux dents auraient dû sortir vainqueurs face aux katibas à pied, accompagnées seulement de « *bourricots* ». Alors « *25 000 bonhommes tués, pourquoi ? Qu'est-ce qu'on a été faire là-bas ?* ». Il eut mieux valu leur laisser leur bien et leur tranquillité. « *On serait beaucoup mieux ensemble* » regrette l'ancien combattant écœuré, qui se refuse à capituler devant l'ampleur de l'incompréhensible. Entre ses mains, un minuscule carnet qu'il gardait toujours avec lui. Interdit de prendre des notes, mais Maxime y consigne quelques faits de guerre notoires et y calcule le temps qu'il lui reste à passer dans cet enfer. Derrière la couverture, un calendrier annuel entièrement raturé : « *Je rayait tous les jours mes jours de malheur* ». Sur une page écornée, les dates cruciales : « *4.03.1957 : entré à l'armée. 14.07.1957 : départ en AFN. Libéré le 1.03.1960* ». Les bornes d'une période sombre où scintillent malgré tout

quelques souvenirs heureux : « *Entre copains, c'était formidable. Noël 58 à Alger ! Entre régiments, on se tapait dessus mais ce n'était pas méchant* ».

A son retour, pas le temps de s'affliger, Maxime se joint à ses deux beaux-frères et intègre leur entreprise dans le bâtiment. Il y reste quelques mois avant d'entrer chez un marchand de volailles qu'il quitte un peu plus tard : les journées sont longues – « *Ce n'était pas les 35 heures !* » – et une jeune fiancée s'impatiente. Rentré en mars 1960, il se marie dès le mois de septembre de la même année. La jeune famille s'installe non loin des terres familières : Mûrs-Érigné, Angers puis Bouchemaine. Trois naissances se succèdent : Maryline, Véronique puis Thierry. A Angers, l'appartement était étroit, se souvient Maxime : deux pièces seulement et une chambre pour cinq ! Les années s'écoulaient néanmoins paisiblement. Par un hasard phénoménal qu'il nomme « *chance* », Maxime intègre la Caisse des Dépôts en 1972. Il y travaille comme plongeur au restaurant puis rejoint les cuisines. « *Un havre de paix* » : le labeur est loin d'être harassant et Maxime gagne confortablement sa vie. En six ans, il achètera trois voitures neuves, nous raconte-t-il. La stupéfaction perce encore, bien des années plus tard : en 1976, la famille qui n'avait jamais pris de vacances, s'échappe jusqu'à Gibraltar et parcourt des milliers de kilomètres à bord de sa propre caravane. Les gamins étaient heureux ! Une vie inconnue s'offre à eux et ils comptent bien en profiter. Puis, à la suite d'une opportunité inattendue – la chance, encore – Maxime prend sa retraite à seulement 56 ans et demi !

« *J'ai eu une fin de vie quand même tranquille* », nous lance-t-il. Des années particulièrement heureuses : une retraite paisible à deux pas de la Maine qu'il arpente de long en large à bord de son bateau. La pêche devient sa nouvelle occupation. De belles prises dont les plus notoires furent immortalisées et recouvrent maintenant les murs du salon. Maxime, casquette sur la tête et sourire aux lèvres soulève fièrement de « *belles bêtes* », jusqu'à 25 livres ! Il sillonne les bords de Maine, pousse parfois jusqu'à la Loire toute proche. En solitaire. Il est heureux et suit le sillage de son regretté père, garde pêche de son état. La pêche mais aussi le jardin qu'il bêche et entretient sans relâche, l'association de boule de fort locale, devenue le repère d'une bande de joyeux lurons. Maxime se sent gâté. Aujourd'hui, il ne peut plus jouer à la boule de fort à cause d'un genou abîmé mais ce qu'il regrette le plus c'est de ne pas avoir transmis le goût de la pêche à son petit-fils. Maintenant qu'il n'a plus de bateau, il est trop tard...

Seule ombre au tableau de cette paisible retraite, « *C'est mon fils* ». Silence. La voix du vieil homme déraile. Celui qui nous observe depuis un cadre suspendu au mur : un homme au regard grave, uniforme militaire, posture bien droite et bras replié sur la taille. La même photo trône sur la table basse du salon, gardée par un bouquet de fleurs colorées mais qui n'efface pas l'étrange

sensation d'une histoire dramatique. Des chagrins amoureux, une histoire de femmes, Maxime ne rentre pas dans les détails mais en lâche le dénouement : « *Il a mis fin à ses jours en 2019* ». La blessure du père s'ajoute à celle du fils et du soldat. Les deuils se sont accumulés sur le chemin que parcourt Maxime, souvent violents et dévastateurs. Thierry, son fils... L'ampleur du drame se lit seulement dans les yeux du vieil homme soudain emplis de tristesse. « *On était bien tous les deux...* » Il l'emmenait à la pêche, et partageait avec lui l'expérience de l'engagement sous les drapeaux : son fils avait devancé l'appel, comme on disait alors, puis avait accompli différentes opérations. Le Sénégal, le Gabon puis le Congo.

Maintes fois éprouvé par le deuil et conscient de la fragilité de nos existences, Maxime sait où réside l'essentiel. La famille. C'est tout ce qui compte, comme en témoignent les nombreuses photos – parfois imprimées sur de la toile bon marché, mais affichées en profusion – et les dessins d'enfants punaisés aux murs. Sur le rebord de la cheminée, de petits bricolages célèbrent Papy Pêche et Mamie Cocotte. C'est ainsi que les ont surnommés leurs six petits-enfants ainsi que leurs six arrière-petits-enfants. Le dernier d'entre eux a tout juste six ans. Cette année, pas de repas de Noël en famille – il faut bien partager – mais les « *gueuletons* » ne sont pas rares et les retrouvailles toujours festives. Maxime cultive une fierté immense pour chacun de ses rejetons : tous ont obtenu leur baccalauréat, l'un de ses petits-fils travaille à Taïwan, responsable de la publicité pour une prestigieuse savonnerie marseillaise. « *Il est même passé à la télévision chinoise* ». Rendez-vous compte ! Lui qui n'a jamais voyagé loin, lui qui a quitté l'école à 14 ans seulement, admire les réussites de ses jeunes descendants. Entre eux, le lien est puissant : « *Ils me disent tout* », lance Maxime, plein d'une gratitude émue, qui allume un scintillement dans son regard. Le seul conseil qu'il aimerait leur donner : ne faites jamais la guerre. Il leur souhaite aussi une existence paisible et confortable. Mais pas question de leur offrir des jouets : Maxime préfère remettre à chacun une enveloppe avec un peu d'argent. Ils en feront ce qu'ils voudront. Un luxe qu'il n'a pas connu enfant. Il se remémore un voyage de Mozé-sur-Louet à Chauvigné en voiture à cheval. C'était une autre époque ! Les souvenirs de la guerre étaient encore frais lorsqu'ils prirent la route en famille pour retrouver son oncle, de retour d'Allemagne où il était resté prisonnier. Un homme maigre et éprouvé, qu'il n'avait jamais rencontré et que son père lui-même avait eu du mal à reconnaître. Il se souvient aussi du trajet à pied de Mozé jusqu'à Mûrs-Érigné où il prenait le tramway pour aller visiter son père, hospitalisé à Angers. Une réalité que ne connaîtront jamais ses petits-enfants. Le temps de la débrouillardise et du bricolage est bel et bien révolu. « *Mon premier vélo, je suis allé le chercher* ». Une véritable expédition : Maxime emprunte une bicyclette pour se rendre à Coutures. Il en revient, un cadre sur l'épaule, se procure des roues, repeint sa monture et l'arrange tant bien que mal. Les parents ne finançaient pas ! « *Si tu voulais quelque chose, il fallait le construire toi-même* ».



A-t-il des rêves pour les années qui se profilent ? Ses enfants l'encouragent à partir en voyage mais sa femme n'aime pas trop ça, et puis, vous comprenez, je ne marche plus très bien... Maxime se sent bien là où il se trouve : « *Vous entendez ? Pas un bruit. C'est formidable* ». Ce qui l'embête, c'est d'abandonner son jardin, mais il n'a plus, désormais, la force de l'entretenir. « *La boucle est bouclée. C'est pas mal* ». L'ordinaire des jours à quelques pas de la Maine lui convient. De temps en temps, une partie de belote avec quelques copains. La télévision, beaucoup. Sa femme l'engueule mais que voulez-vous...

Le terme de notre entretien est arrivé. Avant que nous ne partions, Maxime nous propose de boire quelque chose. Il remonte de la cave les bras chargés de canettes de soda – un peu de tout, pour les petits-enfants – et nous voici attablés, tous les cinq cette fois-ci. Il nous offre encore quelques anecdotes, les souvenirs qui remontent après cette heure de confiance et nous continuons à parcourir les documents étalés sur la table : coupures de journaux, photographies, livres et magazines. Un album photo à la couverture de plastique rouge – le seul souvenir qu'il n'ait jamais rapporté d'Algérie, avec un petit vase ciselé. Les photos y sont agencées à l'aide de petites étiquettes blanches et accompagnées de commentaires : des noms, des dates, des lieux... Chacun de ces objets semble investi d'une part de son histoire puisque lorsque nous les tenons entre nos mains, il reprend aisément : « *Tenez, ça par exemple...* » Maxime est intarissable et semble heureux de nous exposer ce que fut sa vie. Et nous de découvrir, ce que sa vie nous dit...

Nous quittons l'humble maisonnette, le cœur empli de cette histoire qui ne nous appartient pas mais nous enseigne. Quelques bribes résonnent encore : « *Dire la vérité, c'est primordial* », « *Ne faites pas la guerre...* ». Se souvenir que la famille est un essentiel et que la vie est infiniment fragile. Et finalement, chercher dans un quotidien sans prétention, des motifs de réjouissance. Voilà, ce que Maxime nous aura transmis cette après-midi-là.